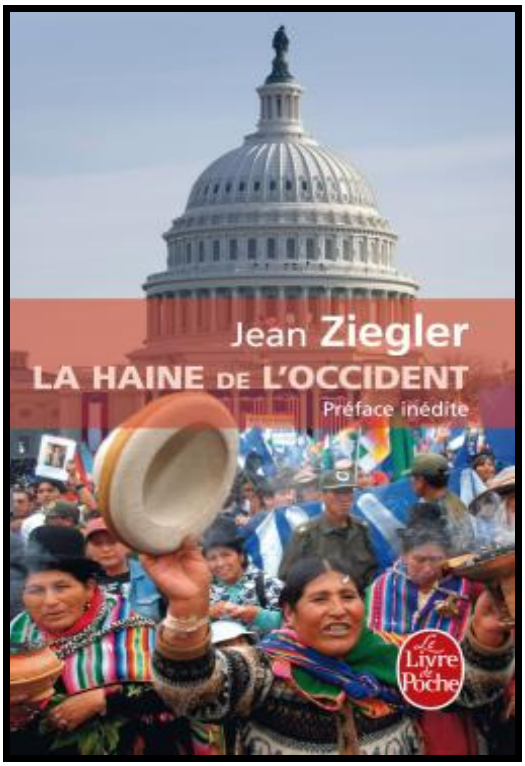
J'achève tout juste la lecture d'un essai absolument marquant et je me sens choqué au point tel d'en faire un léger compte rendu et d'y ajouter mon grain de sel. Il s'agit de *La haine de l'Occident* de M. Jean Ziegler, sociologue (entre autres choses[1]) suisse né en 1934. Son livre dont je viens à peine de tourner les dernières pages, fut publié initialement en 2008 chez Albin Michel, avant de paraître cette année en format poche. Bien que ce ne soit pas les choix de lectures qui manquent de mon côté (une petite pile de livre s'entassant sur mon bureau ne cesse de s'accumuler et n'attend qu'à être diminuée), je n'ai su résister à l'achat supplémentaire de ce bouquin il y a deux semaines en librairie.



Il faut dire que juste la couverture est attrayante : deux images superposées donne un résultat plutôt intéressant. En arrière-plan se trouve la coupole légendaire du capitole, symbole par excellence de l'hégémonie américaine, et dans une plus grande mesure, occidentale. Puis au premier plan, des manifestants, ou du moins des gens assistants à une parade quelconque, de diverses nationalités sud-américaines, des Bolivien(ne)s pour la majorité d'entre eux à en juger par les drapeaux et costumes traditionnels. Comment rester de glace à une telle image ? Le capitole au Nord et les peuples démunis[2] au Sud, réalité aussi bien géographique que hiérarchique et symbolique.

De quoi traite le livre exactement ? Pour faire vite, on pourrait répondre de la haine de l'occident, mais ça ne serait être trop éloquent. Pourtant, il m'apparaît que ce soit la réponse la plus exacte. Les Blancs, c'est-à-dire *nous* qui formons à peine 12,8% de la population mondiale, nous permettons de nous conférer la légitimité de gouverner un monde dans tous ses rapports, dénaturalisant ainsi cultures et civilisations. Cette *parade* dont semblent être témoins les individus sur la page couverture du livre, sont bel et bien confrontés à un spectacle ridicule : celui de la prétention démesurée d'une poignée d'enfants gâtés qui ne savent rien de la vie, du moins, en dehors de la leur.

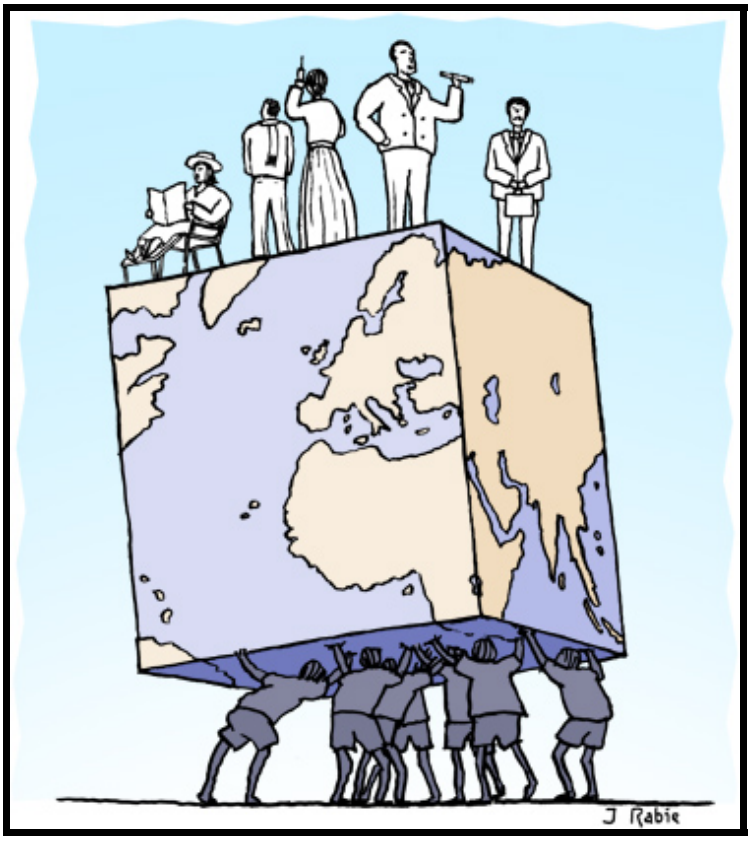
1 Zielger est également homme politique, essayiste et écrivain. En somme, il s'agit d'un humaniste.
2 La Bolivie étant le second pays le plus pauvre du continent américain.

Le ton que j'emploie, ou plutôt devrais-je dire, que je me sens forcé d'employer, je le dois à la lecture de statistiques, d'anecdotes et d'événements historiques présentés dans l'ouvrage de M. Ziegler. Comment se sentir fier d'être *Occidental* et de se prétendre *civilisé* après avoir pris connaissance d'histoires d'horreur comme celles qui composent ledit bouquin. Après la frustration fait son entrée sur scène la honte. La honte d'un passé colonisateur, esclavagiste et raciste d'un empire qui n'est pas mort, bien au contraire, mais qui continue à agir conformément à ses bonnes vieilles habitudes. La négligence du respect porté aux peuples de notre hémisphère opposé est perpétuée à l'heure où vous lisez ces lignes, ainsi que ce fut le cas il y a cinq siècles.

Ce qui me rend d'autant plus pessimiste, c'est de me rendre compte qu'il m'a fallu attendre la lecture tardive de *La haine de l'Occident* pour prendre réellement conscience de la situation complexe est franchement dégueulasse dans laquelle se trouvait plongée notre planète. Certainement, j'étais au courant et ébahi des horreurs commises par les *hommes de l'Ouest* sur ceux que ces derniers se plaisaient (et se plaisent toujours) à traiter comme des êtres inférieurs, mais pour être honnête, jamais avant ce jour ne m'avait autant désolé. Conceptualiser qu'un être humain puisse faire des atrocités semblables à un frère ou à une sœur me dépasse, et de loin.

Et pourtant, je ne me considère pas comme un être totalement égocentrique et ignorant de toute autre réalité que la mienne. Au contraire, j'ose espérer pouvoir dire que j'ai une conscience altruiste et que je fais de mon possible pour améliorer la situation d'autrui. De plus, je suis on ne peut plus au

courant de la chance que j'ai d'être dans ma situation actuelle. C'est le ventre plein et en santé que je tape ces mots sur mon clavier, alors que je suis au fait qu'un enfant décède toute les cinq petites secondes au monde. *Qu'est-ce que c'est que cinq secondes ?* Si l'on me pose la question à l'avenir, je n'aurai plus le réflexe de dire que c'est un douzième de minute ni même un sept cent vingtième d'heure. Non, je dirai que c'est le décès d'un individu, d'un enfant ou mieux : *d'un frère*. Mais encore. Est-ce suffisant ? Combien d'entre nous sommes touchés par de tels mots ? Je veux dire réellement touchés, dégoûtés ?



Je reviens là-dessus : ce qui me désole au plus haut point, c'est de ne pas savoir comment changer les choses. Pire encore : si je le savais, serait-ce assez ? Il y a bien quelques trucs qui sont potentiellement utiles au développement de nos pairs démunis et dominés. Avec notre mentalité occidentale vient le premier réflexe d'évoquer les dons. Le pécule. Oui, cela peut aider, temporairement, cela peut même sauver des vies, ce qui n'est pas rien en soi. Mais outre l'argent est quelque chose de bien plus grande valeur, de bien plus grande aide aux peuples du Sud : la reconnaissance.

La reconnaissance d'un passé et d'un présent irrespectueux et outrepassant ses droits. La reconnaissance d'une somme à peine imaginable de dominations acharnées et de violences impensables prétendument légitimes de notre part. Les excuses sont une chose, et tout à fait nécessaire, j'en suis convaincu hors de tout doute, mais ce qui est impératif, c'est de repenser nos rapports avec ceux qui se sont trop fait longtemps dire qu'ils n'équivalaient pas la civilisation occidentale.

Ceux qui voient de la pitié dans ces mots n'ont pas réellement compris le sens de ma réflexion, et je les invite eux-même à réviser leur histoire et pendant qu'ils y sont, leurs propres valeurs. Trop longtemps, les excuses et cette reconnaissance dont je fais allusion ont été considérées comme des faiblesses de la part d'un empire qui *valait mieux*. Ceux qui auraient encore cette mentalité devrait suivre les conseils d'Albert Jacquard et de nombreux autres humanistes et altruistes de cette Terre : « TOUT est à repenser. ».

Maintenant, j'en fait le souhait, cette époque est révolue. Moi, *Occidental*, choyé et traité sur la base de mon lieux de naissance, dorloté sur le fruit du hasard et crédité arbitrairement, je m'excuse. En mon nom, Antoine Malette, je m'engage à faire en mon pouvoir pour changer la donne, et réduire un écart qui, à la base, ne devrait pas même exister.